

« Nous sommes confrontés à une crise de civilisation »

ENTRETIEN

Enseignant à l'Université Populaire de Caen et économiste, Nicolas Bénéès a pris la peine de lire les économistes libéraux et les idéologues qui vulgarisent leurs idées simplistes. Il met à nu leurs artifices langagiers. Il argumente de manière efficace et lucide. Son nouveau livre « Le basculement du monde »⁽¹⁾ a deux qualités essentielles : il va à la racine des choses et il est clair. Il montre que la crise est systémique : financière, économique, sociale, politique, morale et idéologique.

Commençons par l'éclatement de la crise économique et financière en 2007-2008. Quelles en sont les causes profondes ?

La cause immédiate c'est la prolifération des « produits financiers », la titrisation qui ne connaît pas de limites. Les « bulles financières » en sont la résultante. Elles explosent faute de validation liée à la création de richesses. Il faut détruire, c'est le sens de la crise, pour que le système se perpétue. Cette crise financière provoque ipso facto, une crise économique globale tellement la croissance vogue sur un océan de dettes. La surproduction jusque-là latente, se manifeste alors avec force se traduisant par des faillites imposantes qui centralisent plus encore le capital.

C'est le scénario qui s'est mis en place en août 2007. La plupart des économistes libéraux n'ont pas su analyser cette crise. Ils ont parlé, dans un premier temps – jusqu'à la faillite de Lehman Brothers le 15 septembre 2008 – d'imbéciles ou d'escrocs qui avaient trop spéculé. La crise était pourtant liée à cette forme du capitalisme qui naît dans les années 1980.

La déréglementation avait permis au capitalisme financier d'imposer ses critères, notamment le diktat du court terme qui oblige à annoncer des augmentations de profit tous les deux mois... Le processus de désindustrialisation résulte de cette domination du capitalisme financier. L'impératif absolu de la compétitivité - gagner des parts de marché sur les concurrents faute d'un marché global en extension - conduit à baisser drastiquement le coût du travail pour continuer à engranger des profits.

La conséquence : une surproduction structurelle qui fait de la récession un mode de gestion du système. L'incertitude généralisée en découle... et la corruption, tout aussi généralisée...



Nicolas Bénéès rappelle que « la crise financière provoque ipso facto, une crise économique globale ». PHOTO DR



Pourquoi parlez-vous de corruption généralisée ?

La déréglementation libère la corruption. La concurrence demande de l'opacité et non pas de la transparence.

S'enrichir est devenu le but ultime de nos sociétés – on se souvient de la Rolex – et tous les moyens sont bons. L'absence de cadre juridique permet aussi aux mafias de « blanchir » l'argent sale en le « perdant » dans les circuits financiers de plus en plus complexes et flous.

Vous faites partie des analystes qui diagnostiquent une crise systémique. Qu'entendez-vous par là ?

La crise qui débute en août 2007 n'est pas une crise comme les autres. Elle ressemble, pour oser une comparaison, à la crise dite de 1929. Il faut revenir sur le contexte. A la fin de la deuxième guerre mondiale dans les pays d'Europe de l'Ouest et au Japon, s'ouvre une période de 30 années de croissance ininterrompue et d'inflation permanente. En 1974-75, une nouvelle période du capitalisme démarre marquée par la tendance à la récession. Celle-ci sera plus profonde encore en 1980-82, surtout aux États-Unis. Une nouvelle vision du monde - le libéralisme économique - s'impose alors, avec la privatisation des services publics et la déréglementation comme nouveaux dogmes et les attaques contre les salaires. La domination du

capitalisme financier en résultera. C'est pourquoi la crise d'août 2007 devait commencer par la finance.

Cette crise est systémique parce qu'elle combine crise financière, économique, sociale, politique, mais aussi morale - sur quelles valeurs reposent nos sociétés ? et idéologique - quelle vision du monde ? Bref nous sommes confrontés à une crise de civilisation. Nous quittons un monde ancien pour un autre monde non encore défini.

« Ce monde est devenu un monde de mépris, de rejet des autres... Pour retrouver une dignité perdue, tous les chemins sont possibles »

Depuis près de dix ans, les classes dirigeantes semblent « sonnées » et naviguer à vue, sans saisir l'extrême dangerosité de cette crise. Comment expliquer cet aveuglement ?

Les gouvernants ne semblent pas vivre dans notre monde. Ils évoluent dans le monde enchanté du libéralisme économique. Avec une obstination imbécile qui les fait passer pour des incapables ils répètent les mêmes mantras. La crise du mouvement ouvrier est une donnée supplémentaire. La perspective du socialisme a reculé

et, du coup, le capitalisme ne génère plus de réponse novatrice en son sein comme Keynes dans l'entre-deux-guerres...

Votre dernier livre « Le basculement du monde » a des accents millénaristes par moments, vous parlez de « panne d'avenir », qu'est-ce qui vous amène à faire un diagnostic aussi alarmiste ?

A part quelques cercles, comme les « économistes atterrés » ou « Attac », la conscience que nous vivons un moment de « basculement du monde » n'existe pas. Les dirigeants continuent « comme avant », sans comprendre que le contexte a changé. Ils nous entraînent vers le précipice. Il est temps de rompre avec l'idéologie libérale pour revenir à une analyse concrète de la situation concrète.

Quel lien faites-vous avec les bouleversements géopolitiques en cours au niveau mondial ?

Les « nouvelles guerres », c'est-à-dire des guerres qui ne sont pas d'un État contre un autre État, sont la pointe visible de l'iceberg. Un iceberg qui fait de chacun pour soi et Dieu pour personne le nec plus ultra des comportements individuels ou étatiques. Le libéralisme ne produit rien d'autre que des destructions sans offrir d'espoir ni de ciment collectif. Ce monde est devenu un monde de mépris, de rejet des autres, de reculs profonds du collectif. Pour retrouver une dignité perdue, tous les chemins sont possibles, y compris les pires. Celui de la barbarie est très pratiqué ces temps-ci. Une barbarie qui en

appelle une autre celle du FN et de la droite privée de toute valeur. Ces deux barbaries ont les mêmes origines : le libéralisme qui détruit toutes les solidarités collectives.

Comment ne pas sombrer ?

En faisant des propositions capables de sortir de la crise. J'en présente quelques-unes à la fin du livre. Ce n'est pas un programme, juste des indications qui partent de la crise écologique et des mutations climatiques comme de la montée impétueuse des inégalités liée à ce régime accumulation à dominante financière. Pour lancer un débat citoyen dont nous avons besoin. Pour éviter le fatalisme et combattre les barbaries en train de s'imposer. La crise systémique ouvre grands les possibles. Elle pourrait réhabiliter l'idée même du socialisme comme réponse globale au capitalisme. Pour une société plus libre et fraternelle, moins inégalitaire.

Réalisé par Roland Pfefferkorn

● Editions du croquant, 2016, 240 pages, 12 euros.

